

on ne se serait pas douté que nous traversions un anniversaire de ruine et de sang. Une chose très significative, c'est que pas un mouvement, pas une manifestation, pas un cri n'ont témoigné que nos intelligentes classes laborieuses se souvenaient qu'une révolution de février avait existé...

Que l'on supprime donc tous les programmes d'anniversaire d'événements révolutionnaires et on aura trouvé le moyen d'amortir l'entraînement des passions révolutionnaires. Le peuple livré à lui-même est naturellement bon et porté à la paix, mais malheureusement il se laisse trop entraîner par d'effroyables petits rhéteurs, beaux bavards s'il en est.

Parce qu'on a remporté une victoire passive le 24 février, fut-il s'endormir en toute sécurité ? Non. Tous les renseignements parvenus au gouvernement par les préfets et les procureurs-généraux constatent que plus que jamais les rouges et les socialistes sont organisés et prêts pour livrer un terrible assaut à la société.

Ces projets, tout le monde les sait, mais il semble qu'une force invisible paralyse tous les efforts des hommes et se plait à déjouer tous leurs projets. Prenons-y bien garde, armons-nous, parce qu'il n'y a rien d'impossible que nous soyons obligés de disputer pied à pied notre domicile...

Il est un fait, malheureusement avéré, c'est que le socialisme monte, monte toujours comme la vague prête à nous engloutir. Malheur à nous si nous ne veillons pas incessamment. Les passions populaires une fois déchaînées n'ont plus de bornes. L'exemple de 93 n'est certes pas éloigné de nous, et malheur aux riches, malheur aux prêtres, malheur à tous les magistrats enfin si la démagogie s'empara du pouvoir.

Un jour viendra, et il n'est pas éloigné, où il nous faudra choisir, si au moins nous en avons encore la faculté, la dictature du sabre ou celle du poignard, le despotisme militaire ou le despotisme anarchique. Trop heureux si nous pouvons avoir le premier de ces deux régimes.

Un jour viendra, et il n'est pas éloigné, où il nous faudra choisir, si au moins nous en avons encore la faculté, la dictature du sabre ou celle du poignard, le despotisme militaire ou le despotisme anarchique. Trop heureux si nous pouvons avoir le premier de ces deux régimes.

Tous les honnêtes gens ont des actions de grâce à rendre à notre majorité parlementaire pour ses bonnes intentions en faveur de la loi sur l'enseignement. Tous les articles ont été discutés et acceptés à peu de choses près et on espère que la troisième et dernière lecture ne sera pas plus défavorable au projet que les deux premières.

Le livre des conspirateurs est un grand service rendu ; sa lecture dissipé les illusions qui avaient pu se griser chez certains optimistes ; la vérité a éclairé de sa vive lumière les sombres détours de la dégoûtante taverne dans laquelle ces héros de février espéraient ensevelir leurs ignobles orgies et dégoûtantes débauches.

Il est temps que l'honneur de la patrie romue de nouveau les cœurs, qu'on gémissé des forfaits qui se commettent dans le pays, et quand le rouge de l'indignation aura mon-

qui certainement ont fait entendre quelquefois sa magique et mélodieuse voix ; je veux parler de M. de Falloux. Il vous souvient sans doute des deux imprévisibles discours qu'il prononça l'an passé, discours qui l'ont mis au premier rang parmi nos grands hommes parlementaires. Il aurait infailliblement pris la parole en faveur de son projet de loi, mais il est toujours retenu loin de nous par son état maladif, sous le ciel pur de l'Italie où il y a peu de jours une bien triste nouvelle lui est parvenue.

Plus que jamais on parle d'une modification ministérielle. M. Mole et Léon de Malletville penchent de la consistance, mais pour mon compte, je crains fort que le Président craigne trop d'être effacé par quelque notabilité politique quelconque. Son nom disparaîtrait derrière celui de l'homme influent de son ministère ; c'est pour cela que s'il se décide à remplacer M. de la Hitte et Ferdinand Barrot il prendra de nouvelles médiocrités. Triste conséquence de l'orgueil humain qui, pour ne pas être annulé, éloigne de lui comme un entourage néfaste un homme capable de juger sagement les situations et de viser à y porter remède.

Pour organiser une France militaire capable de maintenir autant que possible l'ordre matériel on vient de la diviser en quatre grandes circonscriptions. On a fait un choix heureux des quatre meilleurs de nos généraux. Le général Changarnier est commandant supérieur des cinq départements avoisinant Paris. Le général Gémoux, qui maintient si bien l'ordre de notre cité, est chargé de celui des 5e et 6e divisions militaires. Le général Rostolan, qui a commandé à Rome, est chargé des 7e, 8e, et 9e divisions, et le général de Coste commande les 10e, 11e, 12e et 13e divisions.

Les mille voix de la presse vous ont sans doute donné connaissance des mémoires de l'ex-cordonnier, ex capitaine des gardes républicaines Chenu. Dans cet ouvrage lu avec avidité, la conduite des pères de notre république de 1848 est entièrement mise au grand jour. Le citoyen Chenu a été le témoin et l'auteur de ces saturnales qui sont la honte de notre siècle.

Ce livre a peine imprimé est acheté à tout prix et lu sans désemparer. J'espère qu'il restera comme un manuel propre à guérir ces esprits inquiets et frondeurs, ces cerveaux détraqués, ces envieux de bas étage qui rêvent incessamment leur avènement au pouvoir. Personne n'a oublié les antécédents de quelques uns des hommes que la surprise du 24 février fit arriver au sommet du gouvernement, comme la boue arrive à la surface de l'eau limpide dans les jours d'orage ; mais personne n'avait, comme l'auteur des conspirateurs, deshabillé ces héros de barricades et de tapis rouges. On connaissait les actes des uns, les livres et les doctrines sauvages des autres ; on ignorait leur vie privée et leurs mœurs ; on savait leurs desseins pervers, mais on n'osait les croire capables de les mettre à exécution.

Le livre des conspirateurs est un grand service rendu ; sa lecture dissipé les illusions qui avaient pu se griser chez certains optimistes ; la vérité a éclairé de sa vive lumière les sombres détours de la dégoûtante taverne dans laquelle ces héros de février espéraient ensevelir leurs ignobles orgies et dégoûtantes débauches. Il n'y a donc plus de place pour le doute ; nous sommes fixés sur ce que nous aurions à attendre à l'avenir, si de pareils hommes parvenaient de nouveau à saisir le pouvoir, devenus plus terribles encore par le regret qu'ils ont de n'en pas avoir davantage profité.

Il est temps que l'honneur de la patrie romue de nouveau les cœurs, qu'on gémissé des forfaits qui se commettent dans le pays, et quand le rouge de l'indignation aura mon-

lô au front de la France entière, elle ne sera pas loin de sa guérison.

Dans ma prochaine, j'aurai à vous parler des 30 élections qui auront lieu le 10 en remplacement des condamnés de Versailles. En attendant, les rouges tiennent de fréquents conciliabules, prononcent force discours, admettent les candidats les plus démocrates... lisez furibonds, sanguinaires, anarchistes, et crient déjà bien haut victoire. Comme il n'y a rien de si incertain et de si inconstant que le suffrage universel organisé comme il est, j'ignore s'ils ont raison ou tort.

Comment trouvez-vous que nous sommes ? Pour moi, je trouve que nous sommes bien apathiques. Et pour complément, vous verrez que la moitié ou les deux tiers des modérés n'a pas voté. Alors complet triomphe pour les rouges. Voyons maintenant si les voisins suivent notre exemple.

Les anciens avaient bien raison d'instituer la catégorie des jours fastes et des jours néfastes. Il y a en effet certaines époques, certains moments dans la vie où la providence permet à toutes sortes d'accidents et d'événements de s'accumuler en un seul faisceau, pour frapper plus fortement les hommes et les ramener à des pensées sages et religieuses. Quoique non solidaire de nos révolutions politiques, la Savoie a marqué l'anniversaire de notre république par un caillou noir. Malgré tant d'événements funestes arrivés le 24 février, la mort funeste de M. le président La Charrière, sénateur du royaume, les domine tous. Son corps a été trouvé dans le fleuve du Pô ; on ne suppose pas un suicide, mais, malgré toutes les études, on ne peut savoir comment il pu arriver ce malheur que toute la Savoie déplore. On craint un assassinat par vengeance. Tout le monde s'entretient également de la tragédie sinistre jouée à la cour d'appel de Turin à un moment où sur 13 inculpés d'assassinats, cinq furent condamnés à mort, un condamné de cette catégorie saisit la carabine d'un des gendarmes ajuste un des accusés qui avait déposé contre lui et tombe raide mort d'un coup de pistolet tiré par un gendarme. Un autre condamné veut venger son compagnon, et au même instant il est frappé et tombe mort à ses pieds. Puis la mêlée devient générale, et ce n'est qu'à grand peine que la force armée rétablit le bon ordre. Jamais les annales judiciaires n'avaient fourni pareil scandale.

Je ne vous parlerai pas l'un contrebandier tué, d'un homme assassiné, d'un village incendié, tout cela arrivé le même jour, parce que ce serait trop vous en dire ; aussi dans un instant prendrai-je le bon parti de me taire.

Le roi Othon a envoyé un exprès à Paris pour solliciter le secours de la France en faveur de la Grèce. Il y a eu déjà beaucoup de pourparlers, mais l'espoir est bien faible. La cordiale entente avec l'Angleterre est malheureusement notre mot d'ordre depuis 1830. Nos vieux rois, eux, osaient bien regarder en face et défier nos cupides voisins. Le cabinet anglais perpétue son infâme, lâche et traîtreuse politique. Pourquoi ce blocus général contre la Grèce qu'il sait faible ? Pourquoi deux ou trois gros de leurs vaisseaux poursuivent-ils un tout petit bâtiment grec qui croit être inviolable parce qu'il est esthien faible ? Cette fière autocrate ne s'est jamais attaquée à un ennemi égal en force avec elle. Comme elle ne connaît que la possession brutale, elle s'attaque à ceux qui sont sans ou presque sans défense ni moyen de se défendre. Malgré ses habits rouges et ses manières brutales, elle n'intimide guère les Grecs, qui sont dans une grande exaspération contre les anglais et qui ne veulent pas céder ce dont ils ont l'applaudissement.

La question Suisse devient toujours de plus en plus pressante ; les événements marchent rapidement et les faits militaires sont sur le point de s'accomplir. La question n'est pas toute entière dans le séjour des réfugiés comme plusieurs personnes le prétendent ; elle est aussi dans le changement radical que la constitution a subi en 1848, et dans la guerre initiée et les violences sans nom faites au Sonderbund.

Cet état de choses doit finir ; et si de bonne grâce la Suisse ne fait pas son propre salut, si elle continue à troubler les puissances environnantes, elle sera occupée militairement. J'avais bien raison de vous dire de vous délier du prétexte du retour du Pape à Rome ; maintenant il en est moins question qu'auparavant. L'esprit révolutionnaire se réveille et prend partout une sinistre enveloppe. L'école de Mazzini triomphe, et vous le savez, elle procède toujours par l'assassinat. Le poignard et le poison ; les silets qui ont frappé le Comte Rossi, s'aignent et frappent nos braves soldats. Le général Baragiani, d'Hilliers, a bien

fait afficher que tout porteur d'armes, serait fusillé sur le champ ; mais la douceur Française est trop proverbiale pour que l'effet suive l'ordonnance. La ville éternelle est encore agitée par un millier de Mazzinistes qui rendent impossible l'ordre et la tranquillité. Soyons justes, mais soyons sévères, il le faut absolument : qu'on le sache bien, en faveur de l'anarchie, l'indulgence ne corrige pas, au contraire elle rend plus audacieux ; nos ennemis seraient implacables s'ils devenaient vainqueurs.—Naples et Portici sont florissantes, mais comme dans la vie il n'y a pas de bonheur parfait, le Vésuve menace de feu et de ruine. Enfin pour en finir, je vous dirai que l'armée Russe fait de silencieuses et effrayantes préparatifs. De Kalisch à Bucharest, 650 mille hommes sont campés avec 4,900 pièces d'artillerie. Pas un mot, le silence le plus absolu et un dévouement sans bornes à l'Empereur. Des barbares sibériens commandés par des officiers civilisés ; devant eux comme auxiliaire, l'armée autrichienne, d'un nombre égal d'hommes attend le signal. Où vont se porter ces masses armées quand les premières clameurs du printemps auront fondu les neiges des montagnes ? Il faut convenir que nous vivons dans une terrible et anxieuse époque.

Nouvelles Diverses.

Notre Correspondant Lyonnais à bien voulu nous transmettre le fragment suivant d'une lettre écrite par M. Alphonse Bellefleur à quelques membres de sa famille.

Naples, le 10 février 1850.—11 h. du soir. Mes chers amis et compatriotes,

Je vous écris à la lueur du Vésuve, qui présente à cette heure le plus magnifique et le plus terrible spectacle qui puisse être offert à l'admiration humaine ! Sa grande voix, plus imposante cent fois, que les plus forts roulements du tonnerre, retentit sans relâche depuis quatre heures, et imprime à la ville de Naples une incessante commotion. De mémoire d'homme, disent les vieillards, cette voix n'a fait entendre de si fulgurants éclats. Le ciel et la mer sont tout en feu, l'un et l'autre semblent rouler des flots de flammes. Des torrents de fumée divisés en zones compactes, s'élançant en immenses tourbillons du sein du cratère, et dépassent les bords béants du volcan de plusieurs centaines de mètres. Pousés par le vent du nord, leur vitesse d'ascension est rapide. Ces tourbillons rouges, jaunes, bleus et blancs, tantôt roulés en flocons, tantôt arrondis en spirale, semblent jeter au ciel les gerbes de diamants que produisent les bouquets de nos feux d'artifices. On aperçoit distinctement la lave en pleine ébullition. Elle dirige lentement du côté d'Ottaviano ses longs anneaux de feu. Malheur à tout ce qu'elle rencontre sur son passage. Dans ce moment les détonations redoublent d'intensité ; Naples tremble jusque dans ses fondements ; la population, inquiète et morne, se presse sur le rivage, pour suivre des yeux les progrès de l'irruption, plus terrible assure-t-on que celle de 1834 ; on redoute d'apprendre à chaque instant quelques grands désastres. Combien de pauvres gens vont se trouver entièrement ruinés !—11 heures.—Des personnes qui reviennent du Vésuve et qui ont vu de près le terrible phénomène racontent qu'il a déjà fait un grand nombre de victimes. Plusieurs domaines ont disparu dans cette tourmente de feu ; la villa du prince d'Ottaviano est engloutie sous la lave qui s'avance toujours. On n'entend de toutes parts que des lamentations, des invocations, des prières à Dieu et des cris de désespoir. Des familles entières surprises par la lave qui marche comme un mur de feu, ne savent pas où se réfugier. Plusieurs voyageurs ont déjà payé de leur vie leur curieuse témérité. On rapporte en ce moment un malheureux officier Américain frappé mortellement au pied du cratère. Un convoi de visiteurs vient de partir par un train spécial du chemin de fer ; un grand nombre de dames en font partie. La route qui conduit à Pompeïa est encombrée de voitures. Les visiteurs sont très nombreux, car du haut des maisons des terrasses napolitaines, on aperçoit quantité de rochers qui gravissent et serpentent aux flancs de la montagne.—11 heures.—On me propose à l'instant de me conduire dans une voiture sur la scène du phénomène. Facézie à cette invitation amicale ; à mon retour je vous donnerai d'amples détails.

11 février—10 heures du matin.—Je voudrais avoir la plume d'un des conteurs Arabes pour décrire les sinistres magnificences qui viennent de se dérouler sous mes yeux dans cette nuit de deuil. Les horribles splendeurs de la montagne volcanique dépassent tout ce que l'imagination de l'homme peut rêver de plus fantastique. La lave s'est répandue sur une grande étendue de terrain ; elle occupe une surface de 2 lieues de longueur sur une demi lieue de largeur et quatre mètres d'élevation. Une église, un monastère, des chapelles et plusieurs villas ont été emportées. Un grand nombre d'arbres et de vignes ont disparu dans cette tempête de rochers fondus. Les désastres sont considérables. Rien de plus triste et de plus affligeant au monde que le spectacle des pauvres paysans chargés de ce qu'ils ont depuis précieux en se retirant devant la lave. J'ai vu, à travers les flammes de l'incendie, un vigoureux jeune homme emportant un vieillard sur ses épaules et une jeune fille dans ses bras ; le printemps et l'hiver.

ALPHONSE BELLEFLEUR.

Table with 4 columns: Type of ceremony, Year 1848, Year 1849, and another year. Rows include Baptêmes, Garçons, Filles, and Sépultures.

Table with 3 columns: Category, 2155, 2698. Rows include Femelles, Mariages, and another category.

—Le GENERAL LORD AYLMER est mort à peu près subitement à sa résidence de Eaton-Square.—Il était un des Généraux de l'Armée, Colonel du 18e d'infanterie, et avait été ci-devant Gouverneur Général du Canada.—Il avait pris le nom de Whitworth avant celui d'Aylmer, en 1825, à la mort de son oncle maternel, le dernier Comte de Whitworth.

—La cour de justice suprême de la Jamaïque a condamné le gouverneur actuel de cette île Sir Charles Edward Grey, au paiement d'une forte dette qu'il avait contractée envers Mathew William, nonobstant l'exception proposée par Son Excellence contre la demande, alléguant le défaut de juridiction du tribunal sur sa personne, attendu sa qualité de gouverneur de l'Isle, de gardien du sceau public et de chancelier pour cette même cause, et concluant qu'il n'était pas tenu de répondre, etc. Le demandeur attaqua en droit cette exception, et la question ayant été longuement discutée, les trois juges en vinrent à l'opinion unanime qu'ils avaient telle juridiction sur Son Excellence. (Correspondance du New-York Herald)

Il y a bien des années, la cour du Banc du roi de Québec décida en sens contraire une demande dirigée contre lord Gosford, si notre mémoire ne nous est pas infidèle.

—Il arrive de Washington les plus tristes nouvelles touchant la santé de M. Calliom. Les derniers efforts qu'il a tentés dans le sénat, peut-être aussi les déboires qu'il a essuyés, ont rejeté l'illustre champion du Sud sur le lit de souffrance, qu'il venait à peine de quitter, dans un état qui laisse peu d'espoir pour ses jours. Une telle mort, glorieuse pour l'homme, serait une grande perte pour le pays ; aussi l'on espère quelques alarmants prédictions des correspondances ne se réaliseront pas.

—Il n'a pas encore été reçu de nouvelles du navire anglais Iron Blue, capitaine Nicol, qui après avoir été arrêté à Montréal et à Québec, au commencement de novembre dernier, a mis à la voile à cette époque pour l'Angleterre.

RÉCIPROCITÉ.—Les résolutions soumises à l'Assemblée de la Nouvelle-Ecosse, en faveur de la réciprocité avec les États-Unis ont été adoptées, après de longs débats, à de fortes majorités. Un amendement qui tendait à excepter les pêcheries a été rejeté par 34 voix contre 11. Un autre amendement proposé par l'ex-procureur-général Johnston, et qui tendait à exclure les bâtiments américains du cabotage, à moins que les États-Unis n'accordassent la même privilège aux bâtiments canadiens, a été rejeté à la majorité de 28 voix contre 17. Canadien.

—Plusieurs journaux nous apprennent que le parlement provincial doit s'assembler pour l'expédition des affaires le 13 ou le 14 mai.

THE COLONIAL LIFE ASSURANCE COMPANY.

SOIÉTÉ NATIONALE D'ASSURANCE,

Sur la Vie.

CAPITAL, £500,000 STERLING.

LE TRÈS HONORABLE COMTE D'ELGIN ET KINCARDINE GOUVERNEUR DES CANADAS, ETC. BUREAU PRINCIPAL. EDINBURGH... 1, RUE ST. GEORGE. MONTREAL... 49, GRANDE RUE ST. JACQUES.

CANADA. BUREAU PRINCIPAL, GRANDE RUE ST. JACQUES, N° 49, MONTREAL.

DIRECTEURS. L'HONORABLE PETER MCGILL, Président de la Banque de Montréal. D. DAVIDSON, ECR., Directeur de la Banque de l'Amérique du Nord. ALEXANDER SIMPSON, ECR., Caissier de la Banque de Montréal. CHRISTOPHER DUNKIN, ECR., Avocat. L'HONORABLE J. McCORD. L'HONORABLE A. N. MORIN, Orateur de l'Assemblée Législative. B. H. LEMOINE, ECR., Caissier de la Banque du Peuple.

GEORGE W. CAMPBELL, M. D., Aviseur Médical. JOHN ROSE, O. C., Agent Légal. ALEXANDER DAVIDSON PARKER, Directeur.

LES grand succès qu'a obtenus la SOCIÉTÉ D'ASSURANCE SUR LA VIE, justifient pleinement l'idée que s'en était formée par avance ses fondateurs. Le nombre de ceux qui au Canada, se sont enrôlés dans cette Assurance, montre combien on avait besoin d'une pareille institution, sur un grand plan et une base libérale.

LE CAPITAL DE LA COMPAGNIE. Donne une complète sécurité pour toutes ses transactions. Les taux adoptés sont aussi modérés qu'ils peuvent l'être, pour être compatibles avec la sûreté.

LES PROGRES DE LA COMPAGNIE. Sont des plus satisfaisants. Car, pendant les deux dernières années seulement, elle a accordé des Assurances pour un montant de 4,300,000 Sterling.

PARTAGE DES PROFITS. Les Directeurs anticipent avec confiance un résultat très avantageux dans la division des profits pour l'année 1851. Les personnes qui prendront leur assurance avant le 25 mai 1850 auront part à cette division, au montant d'un bonus de cinq ans.

On obtiendra toutes les informations nécessaires en s'adressant au Directeur ou à tout autre agent de la Compagnie.

A. DAVIDSON PARKER, Directeur pour le Canada.